

## **“LA BOXE, ENTRE PASSION ET PATHOS”**

**Approche stylistique de la figure du boxeur-héros  
dans la presse sportive.**

**Une élaboration discursive du surhomme**

**Pascal Lardellier<sup>1</sup>**

A de nombreux égards, la rhétorique sportive est conventionnelle. Dans les comptes rendus sportifs, le degré de convenance est fort: invariablement, et quel que soit le sport “raconté”, ce type d'articles mêle les descriptions techniques, des locutions superlatives et hyperboliques pour qualifier l'exploit, et enfin une dramaturgie assumée de la grande épopée du sport professionnel. Ces discours médiatiques pérennisent un genre en même temps qu'ils répondent à un besoin social, celui de savoir que la performance peut toujours être repoussée par une forme de transcendance prométhéenne, inhérente à l'homme.

Quand on se penche attentivement sur cette rhétorique sportive, des distinctions apparaissent cependant. Par delà l'excellence

---

<sup>1</sup> Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication au département ACL (Art, Communication, Langages) de l'Université de Nice Sophia-Antipolis.

technique, la rage de vaincre, le drame et l'émotion –thématiques redondantes– des distinctions se font jour, des degrés de traitement narratif se dessinent : si les bons professionnels sont légion dans les bataillons du sport de haut niveau, les héros restent rares, hors contexte olympique. Mais si un sport voit pourtant bien ses protagonistes investis de qualités proprement surhumaines et héroïques, via le discours journalistique, c'est la boxe.

Nous avons voulu interroger le discours journalistique sur la boxe afin de déceler en quoi et pourquoi ce "noble art" fait l'objet d'une forme de discours sinon unique, du moins spécifique. Nous ne porterons aucun jugement moral sur ce sport, dont la nature et la finalité, il faut le reconnaître, suscitent plus de polémiques que le tennis, le football, l'athlétisme ou les courses automobiles, par exemple. Notre propos est de rendre compte objectivement des faisceaux rhétoriques propres aux combats pugilistiques professionnels dans la presse et d'en proposer une analyse. Nous ne prendrons pas parti quant au caractère hypothétiquement héroïque des combattants. Quoi qu'en disent les médias, ceci est dans l'absolu affaire d'appréciation personnelle.

Afin que notre étude garde sa cohérence, et pour ne pas mêler les genres, il sera question ici de boxe dite anglaise, c'est-à-dire de la boxe "classique", illustrée par des champions tels que Marcel Cerdan, en son temps, ou Mike Tyson, de nos jours. Nous n'avons pas tenu compte ici de ses autres styles (américaine, française et thaïlandaise). Ils n'ont d'ailleurs que très rarement les faveurs des grands médias, et seules des revues très spécialisées s'y consacrent.

Notre étude s'est appuyée sur une analyse stylistique des articles concernant la boxe du journal sportif français *L'Équipe* (éphémérides du milieu professionnel français et américain, préparatifs des combats, comptes rendus et récit des grandes rencontres pugilistiques...) et ce durant six mois, du 1<sup>er</sup> janvier au 30 juin 1995<sup>1</sup>. Nous avons choisi *L'Équipe*, parce que ce quotidien est la référence nationale concernant l'actualité sportive en France, à l'instar de la *Gazzetta dello sport* en Italie. Ce journal est destiné au grand public. A ce titre, il doit garder, sinon une neutralité totale dans la manière de relater, du moins rigueur et pondération. Il en va de sa crédibilité. Chaque article, en effet, peut être lu par des non spécialistes du sport en question. Ces lecteurs doivent trouver des faits, une description et une explication de

---

<sup>1</sup> 70 articles et 10 retransmissions télévisées ont été traités.

l'événement. Ils ne cherchent pas a priori le plaisir et la confortation que procure aux passionnés d'un sport la "prose prosélyte" de la presse spécialisée. Dès lors, la rhétorique qui fait sens dans la perspective de cette analyse devait être décelée dans les linéaments du texte. Elle est d'autant plus significative que ce journal a une ligne éditoriale et un style d'ensemble cohérents. Pour que notre étude trouve une certaine validité, médiatique et sociologique, il fallait que les articles étudiés s'adressent à un public large et amateur, et *a priori* non spécialiste. Nous avons aussi prêté une oreille attentive aux commentaires des combats professionnels télévisés. Ils vont d'ailleurs dans le sens des résultats de l'étude.

Le type d'analyse retenue est la méthode stylistique. Elle consiste en un examen des textes par une série de lectures successives, jusqu'à ce qu'affleurent des paradigmes sémantiques faisant sens par leur caractère récurrent. La finalité méthodologique de la stylistique ne tend à rien moins qu'à mettre au jour l'étymon spirituel du texte<sup>1</sup>. Ce noyau supra-sémantique est à découvrir dans la gangue textuelle, produit par une époque, un contexte social et culturel plus encore que par un auteur isolé, dépassé par la dimension générale de son texte.

Afin de ne pas alourdir notre article et sa lecture, nous avons opté pour un mode de rédaction et d'analyse incluant les extraits d'articles en les mêlant à notre texte. L'écriture journalistique est une production éminemment sociale. Notre parti-pris a donc été de ne pas citer sans cesse les dates et les noms des journalistes. Ceci aurait rendu l'article long et sa lecture difficile, moins fluide.

Enfin, la longueur de notre texte, limitée, rendait impossible la présentation exhaustive de tous les extraits d'articles ayant un intérêt dans le cadre de l'étude. Nous proposons donc une sélection résultant d'une étude et d'une analyse générales.

## **1. De l'énergie dans le sport en général, et de la violence dans la boxe en particulier**

Depuis quelques années, la mode sportive semble être aux pratiques dites "extrêmes". Saut à l'élastique, raids de survie, rafting, glisse "verticale", course de fond, triathlon et super-triathlon... Tous

---

<sup>1</sup> Voir, sur ce point théorique, l'introduction de J. STAROBINSKI à l'ouvrage de L. SPITZER, *Études de style*, Paris, Éd. Gallimard, 1970.

ces sports, il est vrai, requièrent de grandes aptitudes physiques, un engagement sans concession, et pour certains, un entraînement draconien. L'énergie intérieure, et la volonté de l'exprimer en la sublimant, semble être le vecteur de tous ces sports. Il est d'autres pratiques pour lesquelles cette énergie devient violence, "rage de vaincre". Elle n'est plus investie et canalisée à destination d'une finalité à atteindre, d'une "épreuve à passer", mais s'exprime via la procuration d'un objet, balle, ballon, raquette. Les smashes rageurs (tennis, basket-ball...), les reprises de volée surpuissantes (football) sont explicites à ce niveau. Ces gestes techniques plein d'énergie, de rage, sont trop mis en scène par la télévision et la publicité, d'ailleurs, pour ne pas être symptomatiques de la fascination qu'ils exercent sur le grand public. Cette énergie, enfin, peut aussi se trouver vectorisée par un moteur (auto/moto), qu'il conviendra de maîtriser.

Dans beaucoup de sports, la violence n'est pas directement dirigée vers l'autre, l'adversaire, mais détournée, ou retenue. Dans les arts martiaux et les sports de combat, ceci est aussi de règle, contrairement aux idées reçues. Ainsi, au karaté, lors des compétitions, tous les coups au visage doivent être retenus, (donc simulés) sous peine de disqualification. Au tae kwon do, comme en boxe américaine, les combattants portent des protections (casque, gants, protège-tibias...) qui atténuent l'intensité des coups. Enfin, beaucoup de techniques de combat jouent avec la force de l'antagoniste, que l'on s'efforce d'utiliser: judo, aikido, kendo...

Par contre, le boxe dite anglaise est le seul sport (avec ses déclinaisons stylistiques: américaine, française, thaïlandaise) dans laquelle l'élimination physique de l'adversaire, en tout cas sa mise hors d'état de se tenir debout, est la finalité assumée, systématisée. Le knock down et le KO (knock out), à la fois finalités et verdicts des combats, ont à ce titre le mérite d'être explicites<sup>1</sup>.

La boxe anglaise professionnelle, dont il sera question ici, voit les combattants s'affronter torse nu, sans casque, munis de simples gants (depuis 1892)<sup>2</sup>. Les coups sont portés sans retenue au visage et au dessus de la ceinture, d'où l'importance du punch, ou puissance pure. Les combats se déroulent, en règle générale, en douze rounds de trois minutes, entrecoupés d'une minute de repos. Le combat peut être

---

<sup>1</sup> Sur cette problématique, voir A. RAUCH, *Boxe, violence du XXe siècle*, Paris, Éd. Aubier, 1992.

<sup>2</sup> Concernant l'histoire de la boxe, voir A. PHILONENKO, *Histoire de la boxe*, Paris, Éd. Critérion, 1991.

arrêté avant la limite par l'arbitre, en cas d'impossibilité, physique ou mentale, de continuer à se battre pour l'un des boxeurs.

La boxe est donc bien un sport extrême par nature, au regard de ces quelques paramètres. Il n'y a que ce "noble art" et la tauromachie pour déclencher des polémiques, et alimenter chaque année, via la chronique nécrologique des grands médias, le débat sur leur bien-fondé, leur caractère illégal, et accessoirement sur leur essence commune, artistique ou barbare. Car la boxe est un sport inclassable, archaïque, "certains continueront à dire intolérable". Il convient de rappeler ici qu'un combat de boxe professionnel est le seul espace-temps social actuel dans lequel on permet à des hommes consentants de s'entre-tuer éventuellement, de manière codifiée, en toute impunité. Comme le disait *L'Équipe* du 27/2/95, à propos d'un combat qui vit ses deux boxeurs partir à l'hôpital en ambulance, "en somme, tout le monde a fait son travail. Il n'y a semble-t-il pas de coupable. Ce fut un match extraordinaire, puis un drame ordinaire; la fatalité de la boxe. Les risques du métier. Un accident". Les causes d'un tel engagement physique sont la recherche de la fortune et de la gloire, hypothétiquement le dépassement de soi, le plus souvent l'espoir de sortir de la misère et d'accéder à une reconnaissance sociale. Exacerbant le caractère tragique de la boxe, certains combattants signent encore leurs contrats avec la mention "mort incluse", comme le faisait le matador Cara Ancha. Car la boxe tue encore, elle aussi, comme les corridas. Chaque année, les médias relatent des cas de décès (hémorragies cérébrales...) ou de comas non réversibles au cours de combats professionnels. La clause inscrivant la mort au contrat n'est donc pas aussi facétieuse qu'il y paraît.

## 2. La boxe, archaïque et allégorique par nature

En cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, la boxe semble subsister comme une scorie de temps présociaux, au cours desquels il fallait vaincre, c'est-à-dire survivre ou mourir. Ces joutes à mort, d'ailleurs tôt mises en scène, se retrouvèrent à Rome, avec la tradition des gladiateurs, dont la salutation crépusculaire est restée célèbre (*Ave Cesar, morituri te salutant*). Rappelons que de son apparition moderne en Grande Bretagne au XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les combats se déroulaient à poings nus. Cela va encore dans le sens de sa nature archaïque, "jusqu'au-boutiste".

En toute rigueur, notre propos n'est pas d'affirmer la suprématie de la boxe sur d'autres sports, plus ludiques, moins intransigeants. Il faut bien reconnaître, cependant, que ce sport rejoue à chaque combat, en la mettant en scène et en la codifiant, une lutte primordiale pour la vie, une *struggle for life* originelle. Derrière la victoire ou la défaite, il y a, déjà physiquement, le fait de rester debout, les bras levés, ou de s'effondrer au sol, sans conscience. Donc par extension de survivre ou de mourir. La boxe est allégorique par nature (*αλλοσ αγορειν*, raconter autre chose).

La manière dont on regarde les boxeurs et dont on "raconte" la boxe est significative de "la place à part" de ce sport dans l'imaginaire médiatique et social. C'est à ce niveau, en tout cas, que la boxe "dépasse" les sports extrêmes "concurrents". La fascination et l'attraction-répulsion qu'elle suscite tiennent à cette dimension ultime et tragique qui lui est inhérente, et que le discours médiatique sait fort bien mettre en mots et dramatiser. De là à ce que les grands boxeurs aient un "supplément d'âme", il y a aussi le volume d'un discours médiatique densifiant les réalités, que nous nous efforcerons d'analyser en aval.

### 3. Les paradoxes inhérents à la boxe débordent le cadre sportif

L'engouement sportif et social que connaît la boxe, en dépit de ses traits "barbares", interpelle le chercheur. Il convient d'en comprendre les raisons.

La boxe est un sport contenant maints paradoxes. Ils lui sont d'ailleurs constitutifs. Ce sport est comme le point de rencontre d'instances antithétiques: d'abord, le "blanc et le noir". Ce manichéisme duquel le public a toujours fait grand cas s'est trouvé incarné par une opposition entre les grands boxeurs dits blancs (Jack La Motta, Marcel Cerdan, Rocky Marciano...) et noirs (Cassius Clay, Marvin Agler, Mike Tyson...). Les raisons de cette opposition dépassent le cadre du sport, et sont culturelles, sociales, historiques.

Si le ring est l'espace de la lumière, de la transparence, le milieu de la boxe est connu pour être trouble et obscur.

La fortune et la misère, de même, se croisent et s'inversent, parfois en quelques minutes, dans l'univers pugilistique. Las Vegas, capitale du hasard, reste le lieu de prédilection de ces rencontres titi-

nesques ou des millions de dollars se trouvent mis en jeu dans la démesure la plus totale.

Mais la boxe, surtout, comprend une autre opposition entre la sauvagerie, le déchaînement de puissance brute, la force bestiale, et une codification très poussée de la technique, de la mise en scène et du réinvestissement utilitariste de l'énergie. C'est sans doute en ce sens que la boxe est qualifiée de "noble art". La brutalité doit y être domestiquée, la force bestiale est canalisée, jugulée par une technique censée prendre le dessus sur l'énergie désordonnée. La dimension artistique de la boxe se trouve alors dans l'art de l'esquive, d'un ballet versant la vulgaire bagarre dans le registre d'une technique du "non-combat", comme pour mieux y revenir, par l'irruption et la fulgurance du "contre". C'est en parlant de cette codification que Roland Barthes postule que "la boxe est un sport janséniste, basée sur la démonstration d'une excellence"<sup>1</sup>. Il opposait dans un texte resté célèbre la théâtralité presque grotesque du catch à la vérité inhérente à l'art pugilistique. Car les boxeurs simulent rarement. Ils ne peuvent se défausser, et doivent avancer, se battre, quitte à souffrir, "encaisser". C'est pour ces raisons que le boxeur reste l'archétype de l'homme viril et puissant, rencontrant tout à la fois le destin, l'adversité, la douleur, la défaite et la victoire.

La littérature, la publicité et les médias ont tôt compris le parti à tirer de cette figure sociale qu'est le boxeur, d'ailleurs abondamment exploitée. Et nul autre sport que la boxe n'a autant eu les faveurs du cinéma, depuis cent ans.

#### **4. La figure du boxeur, archétype imaginaire et symbole social**

La boxe fascine, car dans l'imaginaire social, il y a plus que de simples mortels en ces hommes vivant de leurs poings et de leurs qualités physiques, au demeurant objectivement exceptionnelles, quant à la puissance, la résistance et l'endurance.

Dans la réalité, il y a ce que les boxeurs sont objectivement. Il y a, ensuite, ce qu'ils symbolisent et représentent, avec les qualités et destins qui leur sont propres. Entre les deux, il y a ce que les médias

---

<sup>1</sup> R. BARTHES, *Mythologies*, Éd. du Seuil, 1957, p. 14.

en disent, constituant par leur discours une figure à part entière, située entre ce qu'ils sont et ce que l'on voudrait qu'ils soient.

Que l'image du boxeur fascine ou répulse, il y a en lui comme les traces du héros mythologique. Il entretient une filiation directe avec le gladiateur antique. Mais il y a aussi une nostalgie du surhomme, et l'intuition du titan. Les articles qui "disent la boxe" nous le confirment.

Intrinsèquement, le boxeur professionnel rassemble certaines qualités, physiques et morales, que l'on prête aisément aux héros. Leur extraction sociale et culturelle, souvent défavorables, les voient s'élever grâce à leurs poings, et inverser le cours du destin. Les plus grands viennent de milieux sociaux et de pays pour lesquels la boxe, précisément, est la seule solution pour "s'en sortir". Un bon boxeur professionnel doit posséder des qualités physiques extraordinaires: d'abord, la puissance de frappe, et sa dimension superlative, le punch. Cette puissance est quantifiée, mise en chiffres. Le punch permet d'évaluer une carrière en nombre de combats gagnés "avant la limite". De même, il faut au boxeur une rapidité d'exécution, un art félin de l'esquive, la capacité à "encaisser", une endurance physique bien au dessus de la moyenne. Autant de qualités propres à la fois à l'animalité, à la bestialité et à l'Hercule mythologique. L'exigence que demande l'entraînement requiert de même une constance dans l'effort et la douleur hors du commun. Il en va de même, *a fortiori*, en combat. La condition de boxeur exige un ascétisme et une rigueur sans faille. On peut appeler cela abnégation ou volonté, voire courage. Tout cela concourt à faire du boxeur une figure archétypique au regard des conditions de vie, d'entraînement et de combat extrêmes qui le caractérisent.

## **5. Les caractéristiques stylistiques du discours médiatique sur la boxe.**

### **Les figures constitutives du héros et du surhomme**

Ce que nous avançons à propos de la figure du boxeur est étayé par une étude de sa rhétorique médiatique. Le discours de *L'Équipe* portant sur des combats de boxe est éloquent: le boxeur, en un mot, est toujours un peu plus et un peu moins qu'un homme à la fois. Un peu moins, car on lui prête des qualités propres à l'animal: instinct de combat, agressivité, puissance pure, souplesse. Mais un peu plus,



aussi, car *a contrario* de ces traits, on le nimbe de grandeur, de noblesse, de qualités morales hors du commun.

Interroger avec la méthode stylistique le discours médiatique sur la boxe permet de dégager trois tendances discursives distinctes. Ces trois thématiques concourent à ériger cette figure du boxeur-héros. Même quand ces récits médiatiques ne sont pas laudatifs, élogieux, ils laissent affleurer des locutions, des expressions, des adjectifs faisant du boxeur un héros de dimension herculéenne, héroïque. C'est là que nous atteignons "l'étymon du discours", sa dimension sociale.

### Les qualités exceptionnelles

D'abord, les articles de *L'Équipe* sur la boxe font un suremploi d'occurrences lexicales attestant de qualités exceptionnelles, propres *a priori* au surhomme. Ceci n'est bien sûr pas strictement spécifique à la boxe. Cependant, il s'agit d'un fond de discours suffisamment récurrent pour ériger le boxeur en un être extraordinaire, surhumain. Comparer le discours sur la boxe et celui sur le tennis et le football est instructif. On dit en général des tennismen qu'ils sont d'excellents techniciens. Leur condition physique en fait certes des "poumons". Toutefois, il n'y a que très rarement concernant le tennis une surenchère rhétorique concernant leur caractère héroïque. Le discours reste policé, consensuel. Dans le discours qui en rend compte, les prouesses techniques et les astuces tactiques focalisent et absorbent le caractère exceptionnel des protagonistes. Par contre, le mot "exceptionnel" est très présent dans les articles sur la boxe, tout comme un ensemble de superlatifs employés sous couvert d'objectivité, d'impartialité: "grâce à sa classe exceptionnelle", ou encore, "boxeur français le plus doué de sa génération, capable de gestes techniques exceptionnels, lourd frappeur, Boudouani a pourtant concédé deux défaites avant la limite face à des hommes ordinaires. En effet, devant des adversaires qu'il aurait dû surclasser, il a connu une baisse de forme dramatique". On nous parle "d'hommes ordinaires". Mais ces combattants, faire-valoir ici, seront dans la logique de rédaction eux aussi nimbés de qualités extraordinaires quand ils seront érigés en vedettes pour les besoins de l'actualité. De même, "battant, courageux, usant ses adversaires avec ses larges crochets, Castillejo va être confronté à la vitesse, au punch et au sens de l'anticipation de son challenger officiel". Il y a quelque chose de machinique dans ce boxeur au style méthodiquement

destructeur. Ce caractère machinique et parfois doublé d'une dimension bestiale: "la vitesse et la virtuosité exceptionnelles, et la force brute, voire brutale de l'Argentin, véritable taureau de la pampa". "Barkley est un puncheur sauvage". Ou encore, "le bras gauche de Gurov est un véritable Scud" (missile américain rendu célèbre par la Guerre du Golfe!). Marcel Cerdan, déjà, était surnommé "le bombardier d'Oran".

Le boxeur détient souvent des capacités physiques qui le dépassent même : "quand j'ai lâché ma droite, j'ai senti dans ma main qu'il ne se relèverait pas". "Perez débuta le combat tendu, mais dès le 3<sup>e</sup> round, sa frappe lourde commença à faire la différence". Le boxeur est détenteur d'aptitudes le plaçant dans un registre surhumain. "Il l'a touché", pour dire "frapper de manière décisive" est à la fois un euphémisme et une hyperbole. Le fait de toucher, qui est banal et contingent pour le commun des mortels, prend un effet cataclysmique chez le boxeur. Quand le boxeur touche son adversaire (euphémisme), il l'abat, le renverse, le détruit (effet hyperbolique). Ceci va dans le sens de ce caractère colossal que posséderaient les boxeurs.

"En 22 mois, Mc Clellan n'a passé que 3 minutes et demie sur un ring. Le temps quand même de défendre 3 fois son titre WBC des poids-moyens. Ses 3 adversaires ont été éliminés dès le 1<sup>er</sup> round. Avec même, concernant le malheureux Bell, le combat le plus rapide de l'histoire : 30 secondes. "29 des 31 combats de Mc Clellan ont été expéditifs, jamais au delà du 5<sup>e</sup> round, et 20 fois dès le 1<sup>er</sup>! Ce type est réellement dangereux". Ce style de prose n'est pas si rare que cela. Souvent, les boxeurs deviennent via la rhétorique journalistique des machines surpuissantes et terrifiantes, des supermen: "Super-Boudouani requis". On peut aller jusqu'à entrer dans une forme de récit onirique et fabuleuse, posant les champions comme des incarnations de personnages imaginaires, archétypiques, plus que comme de simples mortels. A l'instar de héros mythologiques, ils sont alors omnipotents et omniscients dans leur domaine: "il récita une boxe de rêve, avec son impressionnant bras gauche et son exceptionnel travail au corps". "Mc Cullum est un champion fabuleux, un peu lent mais qui sait tout faire". Ainsi, les boxeurs bénéficient dans le discours médiatique d'un traitement qui en fait des titans, aux aptitudes physiques herculéennes.

## Violence, souffrance et destruction

Le deuxième faisceau stylistique concourant à l'édification d'une figure du boxeur-héros concerne ce qui est dit sur la violence, la souffrance, voire la destruction. Le caractère belliqueux de la boxe est pleinement assumé, et les champs sémantiques de la guerre, du combat sont omniprésents, employés à l'envi, jusqu'à s'édulcorer et devenir phatiques. "Benn est un guerrier jusqu'au-boutiste". "Il s'agit d'un combattant formidable". Il faut alors user de superlatifs pour densifier le sens des métaphores guerrières. Cela a été dit, les boxeurs sont détenteurs d'une puissance destructrice qui encore une fois, semble les dépasser. Pour donner le change à cette brutalité, on leur prête aussi une résistance aux coups, une capacité à "encaisser" qui en fait des surhommes. Ils s'effondrent quand ils sont détruits, pas avant. Ils transcendent de même la douleur pour sublimer leur engagement et honorer leur héroïsme: "lorsque j'étais en danger, j'utilisais mon poing fracturé, malgré la souffrance". "Si j'avais sous-estimé mon adversaire, j'aurais souffert davantage". "Lui qui ne se plaint jamais a dit que l'Américain frappait. Cela veut dire qu'il faisait vraiment mal". On trouve encore ici cette double logique de l'euphémisme et de l'hyperbole. Les champs sémantiques de la destruction, donc, sont omniprésents dans le discours sur la boxe. Ceci est notable, car c'est de la destruction non métaphorique d'êtres humains qu'il s'agit et qu'on relate, sans qu'un quelconque métadiscours ne relativise le propos. Dans un autre registre journalistique, des dispositions juridiques pourraient être utilisées, allant dans le sens du respect de l'individu et de la vie humaine. A ce titre, la boxe est bel et bien détentrice d'une spécificité. Seul ce sport et la tauromachie font parler de la mort et de la destruction ainsi. L'élimination est considérée comme une finalité logique assumée. Elle est à ce titre sujette non à discours moral, mais à description technique neutre, voire esthétique. "Castillejo a été détruit par Tafer". "Tiozzo n'a jamais été aussi impressionnant, il a sapé son adversaire, jusqu'à le détruire". "Le Cayennais a l'habitude d'étouffer ses adversaires. Il les a à l'usure". "Alors, dos aux cordes, il fut percuté par une droite, et vu sa difficulté à rester maître de ses jambes, le coup devait porter".

"Il regarda son adversaire avec un regard glacial, le regard du tueur". "Comment deux puncheurs peuvent-ils échanger et supporter autant de bombes pendant trente minutes de fureur ininterrompue ?" "Alors, ce fut un renversant à toi, à moi. Chaque coup portait la fin du

monde. Une seule obsession rassemblait les deux boxeurs: détruire. A n'importe quel prix. Jusqu'à risquer ce qui n'a pas de prix, le vie". "La rencontre Benn-Mc Clellan fut sans doute la combat le plus violent auquel nous ayons assisté depuis 10 ans". Le discours devient homérique, pour un combat il est vrai exceptionnellement brutal. Un "choc de titans" nous est raconté, loin déjà d'une rencontre sportive. Les thématiques de la brutalité, de la destruction et de la mort sont mises en exergue. Parfois, d'ailleurs, le discours reflète la réalité. Dans cette surenchère de violence, le journaliste est affranchi et cautionné par le milieu de la boxe, qui prête à ce genre de discours. Il est aidé, de même, par les déclarations fracassantes d'avant-combat qu'il ne convient plus dès lors qu'à rapporter et "mettre en valeur": "je vais à la guerre, et à la guerre, vous devez toujours vous préparer à mourir. C'est la boxe". Ainsi s'exprimait Gerald Mc Clellan 48 heures avant de sombrer dans le coma". "Jamais je ne combattrai contre Tyson; si je veux me suicider, je prends un fusil. Face à lui, je ne sortirais pas tout neuf; S'il t'en colle une bonne, tu peux finir dans le coma".

"On annonçait ce combat «explosif», mais le mot est bien dérisoire pour qualifier l'orgie d'émotion, de violence, de courage, et hélas, de drame contenu dans cet affrontement absolument terrifiant, que les deux adversaires terminèrent sur une civière, pour être allés pendant 10 rounds au-delà d'eux-mêmes et bien plus loin encore..."

Les journalistes sportifs ne font souvent, quant à cette rhétorique, que donner le change aux boxeurs, qui généralement, exagèrent à toutes fins utiles leur brutalité et leur bestialité. Les surnoms qu'ils se donnent, commentés et amplifiés par les médias, sont explicites de cette violence: Tom -Boom Boom- Jonhson, The Razor, Iron Mike, Ike -Bazooka- Quarter, John -The Beast- Mugabi, Nigel Benn "the Dark Destroyer", etc.

## La “rhétorique de la verticalité”<sup>1</sup>

Un troisième niveau de lecture permet de voir affleurer du discours médiatique sur la boxe une véritable rhétorique de la verticalité, allant encore une fois dans le sens de l'édification discursive d'êtres à part, de surhommes. Inconsciente, sans doute, mais assez récurrente pour faire sens, elle place les boxeurs dans une perspective verticale, superlative. Dès lors, et au sein de ces faisceaux rhétoriques constitués, les qualités physiques et morales entrent en ligne de compte pour positionner chaque combattant sur une échelle faite de qualités et de vertus.

Et tout, dans le discours médiatique sur les boxeurs peut être placé sur cette échelle de lisibilité opposant le vertical à l'horizontal. Il est question, dans cette logique verticale, d'abord de la position physique. Très concrètement, on parle de “descendre un adversaire”, de “l'allonger”, de l'envoyer “au tapis”, de le mettre knock down puis knock out. Autant de locutions, d'expressions, d'adjectifs inscrivant les individus dans une logique scalaire qui les positionne à leur insu, du bas au sommet, déjà physiquement et sportivement: “bien que sur le déclin, l'homme d'Atlanta a envoyé Bowe pour la première fois à terre”. “Core se déchaîna alors et l'homme de Belfast s'effondra”. “En plus d'être dépassé par la puissance et la vitesse de son adversaire, Castillejo, envoyé au tapis aux 3<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> rounds, compté debout dans le 8<sup>e</sup>, a été usé par la puissance de son rival. Le Madrilène, pourtant, n'était pas sur le déclin, mais en pleine progression”. “Il envoya deux fois l'Anglais à terre dans le 1<sup>er</sup> round, incitant l'arbitre à intervenir”. “Sur deux crochets du gauche suivis d'un direct au visage, il mit un genou à terre”. “Expédié au tapis dès la 1<sup>ère</sup> reprise, il retomba encore”. “Il l'envoya au tapis sur un contre du droit. Il se releva néanmoins”. “Après être tombé lourdement, il se releva, mais n'avait plus que son courage à opposer”. “Il le toucha. Il s'effondra sur un genou, et fut compté 10”.

---

<sup>1</sup> Dans un contexte autre, nous avons formulé cette proposition théorique une première fois dès 1993. Nous définissions par cette locution (“rhétorique de la verticalité”), le “discours sur le roi”, dans les récits événementiels et protocolaires de l'Ancien Régime en France. Cette rhétorique caractérisant le “discours sur le roi” tendait à faire de ce monarque un intermédiaire transcendant entre Dieu et les hommes. A paraître en 1997: P. LARDELLIER, “Les Entrées Royales, et leur récit, les Relations d'Entrées” in *Rite politique et propagande monarchique dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion.

Certes, dans ces exemples, la "rhétorique de la verticalité" ne fait que décrire un état de fait objectif, sans volume métaphorique. Cependant, le caractère systématique de cette thématique de la verticalité est porteur d'un sens supérieur, quand il s'applique à l'ensemble du discours sur la boxe. En effet, il concerne aussi la noblesse, la grandeur, la supériorité, la stature, la royauté: on parle sans cesse de guerrier, mais aussi de seigneur, de roi. Les champs sémantiques de la royauté, de la conquête et de l'ascension sont omniprésents dans le discours sur la boxe: ceinture, couronne, titre, reconquête, détrôner..."Bowe, le roi des rois", "le baroud d'honneur d'Holyfield", "l'envie de revenir au plus haut niveau". "Pour passer au niveau supérieur, il lui faudra quitter Lille et monter enfiler les gants à Paris". "Il a franchi un cap important". "Il entend poursuivre sa domination sur les autres légers". "Il est monté en super-moyens, peut-être la catégorie la plus relevée du moment". "Ce combattant est un seigneur".

Le discours journalistique sur la boxe confirme notre hypothèse de départ: dans l'imaginaire social et médiatique, il y a plus qu'un homme dans le boxeur. Il y a un héros, un surhomme, dont le destin et la nature sont de s'élever, de dominer les autres, en les couchant à ses pieds, par la force et la technique, et ce dans un déchaînement de violence. Mc Clellan déclarait, la veille d'un combat qui allait le plonger dans le coma: "voir mes adversaires à mes pieds m'excite davantage que de faire l'amour".

Quelle que soit la brutalité inhérente à la boxe, se battre, gagner et s'élever avec noblesse et "classe" nimbe les combattants d'un supplément d'âme. Avec les militaires, mais dans un registre différent, les boxeurs descendent en ligne directe d'une tradition de combattants millénaire. Les militaires agissent dans le réel, les boxeurs dans un espace-temps de représentation aléatoire. C'est à ce titre qu'ils sont investis par le discours qui les "racontent" de qualités quasi-chevaleresques: noblesse, courage, pugnacité, sens de l'honneur, et ce en dépit d'un milieu professionnel par ailleurs souvent interlope.

## 6. Dire l'exploit, lire le tragique

La question à se poser quant à cette rhétorique du surhomme dans le discours médiatique sur la boxe, par delà son degré de crédibilité, concerne sa raison d'être, en tant que réponse, sans doute, à une forme d'attente. Il semble qu'il y ait plusieurs éléments de réponse.

D'abord, il y a une part de convenance dans ce type de récits journalistiques. Le sport est l'un des champs sociaux privilégiés où se joue de manière codifiée le destin, où l'on peut mettre en scène et donner sens à des instances telles que plaisir et domination. Le sport, forme de discours social, est l'objet d'un abondant métadiscours médiatique, qui le recadre, le magnifie, lui donne une aura supplémentaire. Ce discours médiatique élève l'exploit au rang d'épopée, la performance au rang de manifestation mythique, sous les dehors du commentaire et de la narration. De tous temps, les épreuves et les combats humains, réels ou simulés, ont donné lieu à des récits qui en subliment les protagonistes, les mythifient. De l'Iliade aux gestes chevaleresques médiévaux, la généalogie nous mène loin. Les médias joueraient donc là un rôle fondamental, procédant pour répondre, à leur vocation terminologique, à une médiation qui construit des figures dans l'espace social, conformes aux attentes bien plus qu'aux réalités. Les boxeurs sont sublimés, leur opposition magnifiée. Elle devient une forme d'épopée.

Le caractère ultime de la boxe se prête particulièrement bien à ce genre de construction et d'exercice de style. La nature exceptionnelle des combattants est en ce sens un objet de discours idéal pour développer un discours dithyrambique. Reconnaissons que la boxe, par sa nature, s'y prête mieux que d'autres sports. Mais de même, cette rhétorique est une forme d'hommage aux aptitudes physiques hors du commun des boxeurs. Il faut rappeler que d'un point de vue objectif, ces combattants sont dotés de capacités extraordinaires, à l'instar des cyclistes. Tous les spécialistes s'accordent à le reconnaître. Le discours médiatique ne ferait que rendre compte et prendre acte de la supériorité et de l'aura herculéenne que l'on prête aux boxeurs. Les médias subliment et rehaussent encore ces capacités, les empruntant tour à tour à la bestialité et à la surhumanité mythologique, comme pour mieux en réinvestir ces boxeurs.

Le boxeur, plus que tout autre sportif, sans doute, rassemble tous les traits de destin et de personnalité propres à l'ériger en héros, jusqu'à la caricature.

Ses origines sociales, l'alternative entre la misère et la gloire, l'abnégation sacerdotale de ce choix de carrière et puis toujours, ces qualités physiques, qui doivent se mettre en adéquation avec la dimension tragique de ce sport. Mais surtout, les boxeurs hypostasient et incarnent dans le champ du social la nature du destin humain : le combat contre l'adversité, contre les autres et contre soi-même et ses

faiblesses, aussi. Ils jouent cela avec une violence destructrice barbare, codifiée, certes, mais bien présente, et dont le contenu symbolique est puissant. Et donc par extension puissamment mis en mots. Il se peut même qu'il y ait une volonté conjuratoire dans cette rhétorique de l'héroïsme, de la surhumanité. Cette rhétorique à vertu performative tendrait à protéger ces hommes en en faisant des Hercule invincibles et donc immortels. Ils sont pourtant plus mortels que les autres, encore, en probabilité.

Nul autre sport que la boxe ne rassemble ainsi des éléments mythifiant l'opposition, jusqu'à l'élever au rang d'allégorie. A ce titre, en construisant de manière aussi systématique un boxeur-héros, en ouvrant sur un héroïsme qui dépasse le cadre du sport, le discours médiatique ne ferait que prendre acte et rendre compte d'une sédimentation sociale de la figure du héros. Nous n'inférerons en rien quant à une éventuelle appétence du corps social à l'héroïsme. Cela serait l'objet d'une autre problématique.

Et puis il y a la dimension tragique de ce sport, qui transcende les discours, échappe à l'analyse, pour mettre les combattants face à la mort, qu'ils peuvent donner, en spectacle. Et cette mort, fugace mais omniprésente dans la grande arène pugilistique est peut-être en fait l'arbitre que l'on vient regarder fasciné, embusquée à l'affût du décorum et des règles du jeu. De cela, les médias sont conscients, qui déplorent les soirs de drame, comme le chœur antique jadis : "pour être grandiose et envoûtante, la boxe doit-elle être cruelle au point de porter en elle la tragédie?"